

Lire la Bible
autrement

Une terre et des hommes

Étienne Dahler



Éditions des Béatitudes

UNE TERRE ET DES HOMMES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- *La Bible en bandes dessinées*, 8 volumes, Éditions Larousse, 1985.
- *Si je t'oublie Jérusalem !* Éditions des Béatitudes, 1985.
- *Le désert et l'amour*, Éditions Saint Paul, 1987.
- *Une porte étroite* (collection Kinor/Théâtre), Éditions des Béatitudes, 1990.
- *Raconte-moi... l'Enfance de Jésus*, Éditions des Béatitudes, 1989 (épuisé).
- *Raconte-moi... Jean-Baptiste ou la venue du Messie*, Éditions des Béatitudes, 1990.
- *Raconte-moi... la mission de Jésus*, Éditions des Béatitudes, 1993
- *Les lieux de la Bible*, Éditions des Béatitudes, 1994 (épuisé).
- *Fêtes et symboles*, Éditions des Béatitudes, 1994.

ISBN 2-84024-166-8

© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires, mai 2001
Burtin, F – 41600 Nouan-Le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr

Photographies de couverture : © Éditions des Béatitudes



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Les plaines et surtout la cuvette du lac de Tibériade où les températures ne descendent jamais en dessous de 10° en hiver, restent des havres de douceur. Les chaleurs estivales peuvent par contre y être suffoquantes.

Le Centre est sans doute la région la plus contrastée. Entre Jérusalem et Jéricho la différence de température atteint souvent les 10°, alors que les deux localités ne sont distantes que de 30 kilomètres. Mais 1 200 m d'altitude les séparent.

Cette caractéristique fit de tout temps de Jéricho un lieu de villégiature hivernale. Les rois d'Israël y possédaient des palais pour fuir le vent glacial et parfois même la neige de Jérusalem.

Le Sud est occupé par le désert du Néguev. Les hivers y sont relativement doux suivant l'altitude, mais peuvent connaître des épisodes pluvieux abondants et violents, les étés y sont très chauds malgré un rafraîchissement nocturne fortement marqué.

Ainsi, malgré une tendance générale très agréable, le climat de la Terre Promise peut comporter quelques rigueurs et inconvenients dont les vents font partie : le qadim, vent d'Est froid et sec, proche parent du Mistral provençal, nettoie magnifiquement le ciel au prix d'une vertigineuse chute de température, et le hamsin, vent électrique qui rend fou, apporte du désert : chaleur, poussière et sable.

Comme sur tout le pourtour méditerranéen, l'eau reste un problème majeur. Qu'elle soit au rendez-vous, et le « désert se transforme en étang » (Is 41, 18) ; qu'elle vienne à manquer et le sommet du Carmel, symbole de la fertilité, est desséché (Am 1, 2).

La quantité annuelle de précipitations, 420 mm, n'est pourtant pas négligeable. Mais l'irrégularité des pluies rend difficile la bonne gestion de ce don du ciel.

Le torrent du désert peut tout emporter sur son passage, comme dans la parabole (Lc 6, 47-49), et faire place quelques jours plus tard à une « terre aride, assoiffée et sans eau » (Ps 63, 2).

L'homme de la Bible disposait de moyens bien limités pour palier à ces sautes d'humeur climatiques. Il creusait des puits, des fosses et des citernes parfois impressionnantes comme celle de Massada, encore visible aujourd'hui. Il faisait courir l'eau dans des dédales de canalisation, comme en témoignent les fouilles de Qumran. Il s'imposait des restrictions et réglementait l'utilisation des fontaines pour éviter les assèchements dramatiques. Mais surtout, il implorait le ciel, conscient que l'eau était un des bienfaits majeurs de la divine Providence.

La liturgie de la Fête des Tentés qui prend place à la fin de l'été comporte une prière pour la pluie qui s'achève par cette demande :

*« Car c'est Toi, Seigneur, qui fais souffler le vent, et fais tomber la pluie, pour bénir et non pour maudire.
Pour faire vivre et non pour faire périr.
Pour rassasier et non pour affamer. Amen. »*



Amandes, grenades, figues, melons, pommes, oignons et olives garnissaient habituellement la table des hommes de la Bible.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

L'homme de la Bible va toujours à l'essentiel. Il privilégie ainsi la présence et la vie humaine plus importantes à ses yeux que la demeure qui les abrite.

A fortiori lorsqu'il s'agit de Dieu, tout lieu où Il s'est manifesté peut être appelé « maison de Dieu », même si aucun Temple n'a été dressé à cet endroit.

(En hébreu : « maison de Dieu » se dit : « Béthel », mot composé de « beït » : maison, et de « El » abrégé d'Elohim, un des noms attribués au Seigneur)

Au sens large, la Création entière est « maison de Dieu ».

Dans un sens plus restreint, l'expression s'adresse au peuple d'Israël, au milieu duquel Dieu habite. Les apôtres n'hésiteront pas à étendre cette acception à l'Église, en tant qu'assemblée des croyants.

Enfin dans un sens strict, « la maison de Dieu » est utilisée pour décrire le Temple de Jérusalem, et à sa suite, les églises où se rassemblent les chrétiens.

Pendant plusieurs siècles, l'homme de la Bible fut nomade, et habita sous une toile de tente, et non sous le toit d'une maison. Tels furent les Patriarches. Pourtant, certains avancent que déjà le premier d'entre eux, Abraham, n'était peut-être qu'un semi-nomade, partageant sa vie entre une habitation en dur dans la cité d'Ur, et un campement plus léger permettant de faire paître les troupeaux dans les environs immédiats de la ville.

De fait, la maison en dur était déjà très répandue quelques deux mille ans avant notre ère. Les fouilles archéologiques pratiquées sur le site de l'ancienne capitale chaldéenne ont mis à jour des constructions riches, faites de pierres taillées, d'autres plus modestes constituées de briques de terre.

Les demeures s'articulaient autour d'une cour dallée d'environ dix mètres sur quinze. Depuis la cour, on avait accès aux cuisines, aux toilettes, à la salle de réception. Certaines

bâtisses contemporaines d'Abraham possédaient même un étage. Les plus luxueuses présentaient un système de chauffage central pour l'hiver et de climatisation pour l'été. Les fouilles permirent en effet de découvrir des conduits aménagés à l'intérieur des murs, et permettant à l'eau, chaude ou froide selon la saison, d'y circuler.

Le nomadisme d'Abraham n'était donc pas dicté par une situation générale de l'époque, mais semble plutôt avoir été le fruit d'un choix de vie ou l'héritage des générations familiales précédentes.

Par la suite, la situation particulière des patriarches en terre promise engendrera un nomadisme quasi incontournable. Néanmoins, les possibilités de se sédentariser existaient. Loth ou plus tard Esau les mirent à profit.

Très probablement, les Hébreux dans leur ensemble ne se fixèrent et ne construisirent des maisons qu'au retour d'Égypte. La conquête de la terre promise marque la fin du nomadisme, même si certains clans continueront encore pendant des siècles à vivre sous la tente au milieu des troupeaux, comme nous le constatons dans l'histoire du prophète Elie.

La maison israélite n'est pas originale dans sa structure. Elle présente une disposition classique autour d'une cour intérieure, donnant sur les différentes pièces, et l'étable pour les animaux. Souvent, la cour possédait un four essentiellement destiné à cuire le pain.

Les maisons les plus simples, construites en briques crues, ne comportaient souvent qu'une seule pièce abritant toute la famille, et servant tour à tour de salle à manger, de salle de réunion, de dortoir.

La parabole de l'ami importun se déroule vraisemblablement dans un tel décor, et la parole du maître des lieux : « Tout le monde est couché. Je ne peux venir t'ouvrir » n'est certes pas un faux-fuyant.

Par souci de confort, mais aussi de sécurité, les bâtisseurs pratiquaient très peu d'ouverture dans les murs. Ainsi le voleur obstiné n'avait-il d'autre solution que de percer la paroi pour s'introduire dans la maison. Jésus fait état d'une telle pratique dans une remarque fort connue (Mt 24, 43).

Le point faible de la demeure restait la toiture. En effet, les murs de terre séchée ne pouvant supporter qu'un poids limité, une couverture de roseaux ou de palmes enduits de boue servait de toit. Assemblage précaire dont les amis du paralytique profitèrent à Capharnaüm. Écartant la toiture, ils descendirent leur ami par des cordages jusqu'à Jésus qui se trouvait à l'intérieur de la maison de Pierre.

Pour consolider l'ensemble, un enduit de terre recouvrait murs et toitures. Renouvelé régulièrement, il pouvait permettre à la maison de subsister une trentaine d'années.

Plus solides, grâce à la pierre, les maisons riches avaient une capacité plus importante. Des chambres supplémentaires pouvaient être ajoutées sur le toit. Parfois un second niveau permettait de doubler la superficie habitable. Cela nécessitait alors un escalier intérieur pour accéder à l'étage. Le prophète Élisée fut ainsi hébergé dans une telle chambre construite à l'étage d'une maison aisée.

La chambre haute où les disciples et Jésus se retrouvaient à Jérusalem était certainement aussi une pièce située sur la terrasse d'une maison appartenant au quartier riche de la cité.

Mais le peuple d'Israël avait aussi conscience du danger de construire et habiter une maison. En effet, il risquait, à l'abri de ces quatre murs de perdre les notions de dépendance vis-à-vis de Dieu, d'abandon à la Providence, de précarité de l'existence.

« Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté. Et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Les femmes orientales aimaient paraître comme le montre le buste de Palmyre, peut-être de manière exagérée. Saint Paul rappelle les chrétiennes à plus de simplicité :

« Je veux aussi que les femmes, vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie, ne se parent ni de tresses, ni d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux. »

1 Ti 2, 9

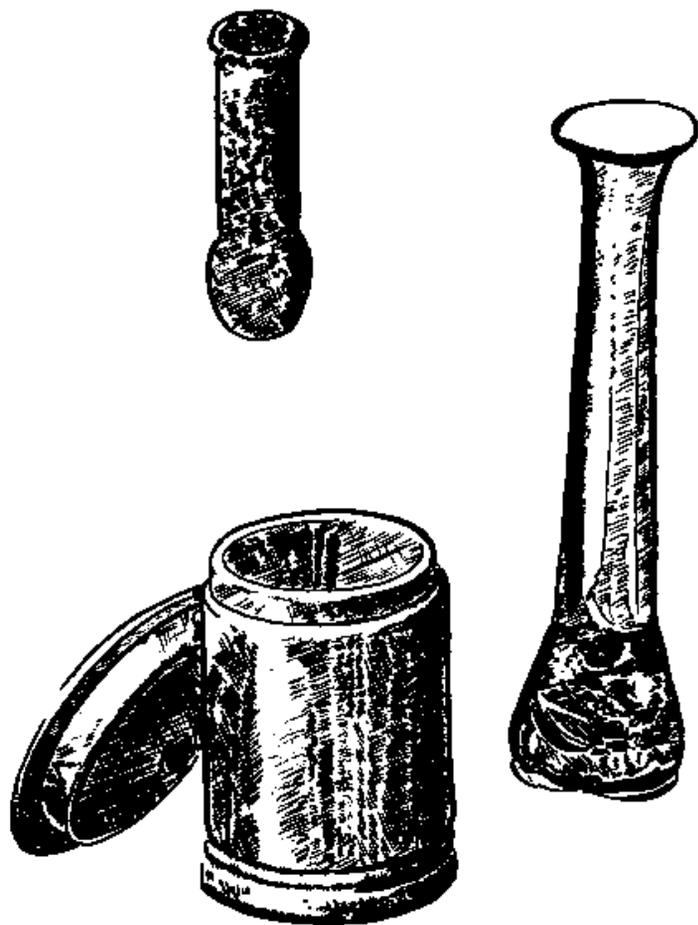
Enfin, le soulier fermé en cuir mou, n'avait pas la popularité de la sandale. Faite le plus souvent de lanières de cuir de chameau, et d'une semelle d'écorce de palmier, elle était légère et résistante, pratique et d'un prix abordable. Jésus en a vraisemblablement porté comme l'atteste le témoignage de Jean-Baptiste (Mc 1, 7).

Si le vêtement avait en premier lieu une importance utilitaire, il permettait aussi de se distinguer, d'affirmer sa personnalité et pouvait aux yeux de certains devenir un sujet de préoccupation majeure.

Jésus dans sa prédication rappellera la juste valeur des choses, en déclarant :

*« Pourquoi vous inquiéter au sujet du vêtement ?
Considérez comment croissent les lys des champs ; ils ne filent, ni ne tissent ;
cependant, je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.
Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, ne vous vêtira-t-il pas à plus forte raison, gens de peu de foi ? ».*

Mt 6, 28-30



*Fioles à huile et à parfum en argile et en verre. Poudrier en bois.
Fouilles de Qumran, Ein Guédi, Massada (I^{er} s. av. J-C et I^{er} s. ap).*

Les Orientaux apprécient beaucoup les parfums. L'homme et la femme de la Bible n'échappent pas à cette inclination et en font grand usage.

Il est vrai que dans les pays chauds, se parfumer, avant d'être un raffinement, est un geste nécessaire qui répond à la plus élémentaire des politesses.

Néanmoins, le parfum ajoute l'agréable au nécessaire, et :

« L'huile et les parfums réjouissent le cœur. »

Prov 27, 9

Mais les parfums n'étaient pas seulement employés pour éloigner les odeurs incommodes, ils avaient aussi le pouvoir de chasser les mauvais esprits. La plus ancienne Égypte nous en a laissé le témoignage.

La Bible énumère de nombreux parfums : le baume qu'on achetait à Jéricho, la cinnamome dont une fille de Job portait le nom, l'encens à l'usage essentiellement liturgique, la myrrhe précieuse importée d'Arabie, le nard, extrait de racine d'une plante poussant sur les flancs de l'Himalaya en Inde, qui



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

À l'époque patriarcale, la famille, souvent désignée par le terme de « maison », est composée du père et de ses femmes, de ses enfants et de leurs descendants, des serviteurs et des servantes, et le cas échéant des esclaves.

Dans le monde nomade, des regroupements de plusieurs familles s'opèrent pour des raisons de sécurité bien compréhensibles et finissent par composer des clans organisés et stables.

Plus largement encore, la tribu est constituée par un ensemble de clans dont les membres se considèrent comme descendants d'un même ancêtre.

Un passage très précieux du Livre de Josué nous décrit cette structure sociale :

« Josué se leva de bon matin et fit approcher Israël par tribus ; la tribu de Juda fut désignée ; il fit approcher les clans de Juda et le clan des Zarhites fut désigné ; il fit approcher le clan des Zarhites maison par maison, et la maison de Zavdi fut désignée. Puis il fit approcher sa maison homme par homme et Akân, fils de Karmi, fils

de Zavdi, fils de Zérah, de la tribu de Juda, fut désigné.»

Jos 7, 16-17

Dans un tel contexte, l'individu n'est pas considéré en lui-même, mais toujours par rapport à son clan ou sa tribu, c'est-à-dire par rapport à la lignée dont il est issu.

Les généalogies ont donc une importance considérable. Elles permettent de situer chacun dans une chaîne humaine qui a sa propre histoire et son propre destin.

Un homme n'est jamais un être à part, coupé de toute racine, dont l'existence serait un hasard dans une histoire de l'humanité privée de sens. Mais il est toujours perçu comme le maillon d'une chaîne, lié indéfectiblement aux maillons précédents et à sa propre descendance.

C'est pourquoi l'enfant à sa naissance reçoit fréquemment le nom de son père. Il s'appelle « Fils de Nun » ou « Fils d'André ». La Bible contient de nombreux noms propres commençant par Ben ou Bar qui signifie « fils » en hébreu et en araméen.

Même si l'enfant porte un nom qui lui est propre, celui-ci sera le plus souvent suivi d'une expression notifiant son origine familiale.

L'Évangile de Matthieu garde encore la trace de cette tradition. Il débute par une longue généalogie, retraçant la succession des générations depuis les origines jusqu'à Jésus, qui confère à ce dernier le titre de « Fils d'Adam » ou encore de « Fils de l'Homme ». Elle établit également le lien entre Jésus et sa tribu : celle de Juda ; entre Jésus et ses ancêtres prestigieux tels Abraham ou David. Les exemples sont nombreux dans les récits évangéliques, où ses contemporains identifient Jésus par rapport à la lignée dont il est issu : « Jésus, Fils de David »...

La promesse faite à Abraham contenait le don d'une Terre et d'une descendance qui lui permettrait de se perpétuer dans l'espace et dans le temps.

Elle se transmet donc tout d'abord au fils d'Abraham : Isaac ; puis à son petit-fils, Jacob.

L'élection d'un homme, s'était ainsi propagée à une « maison ». Les proches d'Isaac constituaient en effet une cellule assez réduite : sa femme, Rébecca, ses deux fils Esau et Jacob.

Avec ce dernier, la promesse échoit à un véritable clan : Jacob, entouré de ses quatre femmes : Léa, Rachel, Bilha et Zilpa ; de ses douze fils : Ruben, Juda, Siméon, Lévi, Zabulon, Issachar, Dan, Gad, Acher, Nephtali, Joseph et Benjamin sans oublier sa fille, Dinah, et de nombreux serviteurs et servantes.

Avec les fils de ses fils, le clan de Jacob deviendra une tribu, puis un ensemble de douze tribus qui constituera un peuple à part entière. Il portera le nom « d'Israël », nom donné par Dieu à Jacob après le célèbre combat au gué du Yabbock.

Chaque fils fut le point de départ d'une des douze tribus. Ou presque ! Car Siméon et Lévi, les deux inséparables, ne formèrent qu'une seule tribu, tandis que les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé engendrèrent deux tribus distinctes.

Mathématiquement, le résultat resta le même : Israël comporta douze tribus.

Chaque tribu portait le nom de son « ancêtre fondateur » et possédait une structure propre. Elle devait s'acquitter au sein du peuple d'un certain nombre de tâches spécifiques.

Lors de la conquête de la Terre Promise, Josué accorda à chacune un territoire particulier. Elle se devait de le gérer, le défendre et le faire fructifier par ses propres moyens. Cette répartition traditionnelle donnera plus tard naissance à un découpage administratif sur lequel s'appuiera la monarchie.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

qu'elle a orchestrée de bout en bout. Une autre femme, Yaël, récolte la gloire de cette bataille pour avoir tué par ruse le général philistin, Sisera.

Judith, l'héroïne de Bethulie, se sacrifie pour les siens et fait trancher la tête d'Holopherne sans faiblir.

Esther, la jolie reine, sauve son peuple de l'extermination en usant de tout son pouvoir et de son charme pour convaincre le roi et le pousser à intervenir en faveur des juifs.

Mais les femmes fortes de la Bible ne sont pas toujours aussi vertueuses : la reine Jézabel impose la terreur en Israël, commettant les crimes les plus odieux, pendant qu'Athalie, sur le trône de Juda, rivalise d'horreur avec elle, multipliant atrocités et complots.

Expression d'une vengeance cruelle, face à tant d'injustices et de mépris dont les femmes étaient alors l'objet ?

Car, il faut le reconnaître, même au temps de Jésus, la femme n'avait pas dans la société juive la juste place qui aurait dû être la sienne conformément aux Ecritures.

Considérées comme la propriété de leur époux, les femmes étaient légalement irresponsables, leur témoignage en justice n'avait aucune valeur, elles pouvaient être répudiées facilement par leur mari, mais ne possédaient par ailleurs aucun recours en cas d'infidélité de leur conjoint.

Elles ne pouvaient prétendre à aucun droit d'héritage en provenance de leur mari ou de leur propre famille. Une telle situation plongeait bien entendu les veuves dans une misère totale.

Elles occupaient généralement dans la société un rang inférieur.

Elles ne mangeaient pas avec les hommes, mais les servaient ; et ne devaient se tenir en leur compagnie ni dans la rue, ni la synagogue ou dans les parvis du Temple.

Elles subissaient ainsi chaque jour mille vexations, frustrations et humiliations.

Cette structure sociale si masculinisée, ne provenait pas des conceptions véhiculées par la Bible, mais reprenait simplement le modèle en usage dans l'ensemble du Moyen Orient.

En effet, jamais les textes bibliques n'ont encouragé cette ségrégation.

Certains passages témoignent au contraire d'une tout autre attitude vis-à-vis des femmes :

« Celui qui trouve une femme trouve le bonheur, c'est une grâce qu'il obtient de Dieu »

Prov 18, 24

Le poème final du Livre des Proverbes fait l'éloge de la femme parfaite :

*« Qui peut trouver une femme vertueuse ?
Elle est plus précieuse que les perles. (...)
Elle est revêtue de force et de gloire,
Et elle se rit de l'avenir. (...)
Ses fils se lèvent et la disent heureuse ;
Son mari se lève et lui adresse des louanges. »*

Prov 31, 10 ; 25 ; 28

La place des femmes dans les textes du Nouveau Testament présente, par rapport au contexte de l'époque, une nouveauté étonnante.

Comme il le fait vis-à-vis des parias, des lépreux ou des pécheurs, Jésus se situe dans sa relation aux femmes au-delà des convenances sociales. Il n'hésite pas à instaurer une attitude

nouvelle, qui exprime en réalité une conception autre de la réalité féminine.

Il ose ainsi se laisser approcher, et toucher par une prostituée (Lc 7, 36-50) ; adresser la parole à une femme en public, qui plus est une femme païenne de Samarie (Jn 4) ; se pencher sur le sort d'une femme adultère, et lui obtenir de ne pas être condamnée (Jn 8, 1-11).

Mais il va plus loin encore, en prenant à sa suite un certain nombre de femmes :

« Les Douze étaient avec lui, et aussi des femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie, dite de Magdala, dont étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chouza, l'intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs biens. »

Lc 8, 2-3

Leur fidélité s'avéra plus tenace que celle des Apôtres. Présentes au pied de la Croix, elles accompagnèrent Jésus jusqu'à sa sépulture :

« Les femmes qui l'accompagnaient depuis la Galilée suivirent Joseph ; elles regardèrent le tombeau et comment son corps avait été déposé. »

Lc 23, 55

Puis, attendant la fin du Shabbat, elles préparèrent les parfums et aromates nécessaires à embaumer le corps.

Venues pour accomplir ce geste au matin de Pâques, elles trouvent le tombeau vide, et deviennent alors les premiers témoins de la Résurrection.

La liturgie leur rendra hommage, en déclarant Marie-Magdeleine, « Apôtre des apôtres ».



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Même expérimentés et secondés par des chiens efficaces, les bergers avaient fort à faire pour mener à bien leur tâche. En chemin toutes sortes de dangers surgissaient. À commencer par les bêtes sauvages : hyènes, loups, ours et même lions s'attaquaient fréquemment aux bêtes. Les bergers devaient alors livrer bataille au risque de leur vie pour protéger le troupeau.

Évidemment, de nombreux bergers n'étaient pas propriétaires des animaux dont ils avaient la garde, mais de simples employés. Cette situation engendrait bien des inconvénients comme Jésus le souligne :

« Le mercenaire, qui n'est pas vraiment un berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit-il venir le loup, il abandonne les brebis et prend la fuite ; et le loup s'en empare et les disperse. C'est qu'il est mercenaire et que peu lui importe les brebis. »

Jn 10, 12-13

Les bergers devaient aussi se battre contre les voleurs de bétail qui rôdaient auprès des troupeaux, notamment la nuit.

« En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais qui escalade par un autre côté, celui là est un voleur et un brigand ».

Jn 10, 1

Il convenait de débusquer les voleurs et de leur faire la chasse.

Ainsi, usant souvent de leur force, les bergers étaient la plupart du temps de solides gaillards, armés en permanence d'un bâton et d'un grand poignard.

De ce fait, ils n'avaient pas très bonne réputation, et certains dictons populaires n'hésitaient pas à présenter ce métier

comme non recommandable, en conseillant aux pères de ne pas laisser leurs fils entrer dans cette corporation.

Nous pourrions comparer la situation des bergers du temps de Jésus à celle des célèbres cow-boys du Far West au début du siècle. Solides garçons agiles et efficaces, parfois un peu trop primaires et violents, dont il convenait de se méfier.

Toutes ces précisions renforcent l'aspect inattendu de la présence des bergers à la grotte de Bethlehem, et révèlent l'attention particulière de Dieu à l'égard de ceux que la société marginalise. Les méprises et les exclus dans l'Évangile prennent souvent la place convoitée par tous. Ainsi à la naissance de l'enfant Jésus, deviendront-ils les premiers témoins de la Bonne Nouvelle du Salut.

Mais une autre dimension est aussi à considérer : à travers eux, la grande lignée du peuple élu a été invitée à se réjouir de cet événement.

Les patriarches ne furent-ils pas bergers, guidant leurs troupeaux à travers l'aride désert du Néguev ?

Moïse, après avoir fui l'Égypte pour échapper à la police de Pharaon ne devint-il pas berger dans les contreforts du Sinaï, gardant les bêtes de son beau-père Jethro ?

David, le bien-aimé de Dieu, le Roi Messie, n'avait-il pas été choisi par Samuel alors qu'il faisait paître les brebis de son père ?

Amos, le prophète, n'exerçait-il pas le même labeur, non loin de Bethlehem, sur les pentes des collines de Judée ?

Ceux qui reçurent la mission de guider le peuple de Dieu furent souvent choisis parmi les bergers, car le peuple ressemble à un troupeau de brebis docile, mais incapable par lui-même de trouver le chemin qui mène jusqu'aux verts pâturages.

En réalité ils ne furent que des intendants fidèles tenant lieu et place de Dieu, le seul et véritable berger.

Le Psalmiste le chante :

« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien... »

Ps 20, 10

Et Jésus affirme :

« Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis ».

Jn 20, 10

La parabole de la brebis perdue résume à elle seule la mission de Jésus :

« Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? Et quand il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules, et de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit : « réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue ! ».

Lc 15, 4-7

Elle révèle cette bienveillance de Dieu, cette sollicitude de tous les instants à l'égard de ses enfants qu'Il connaît par leur nom, et qu'Il guide vers la bergerie, havre de paix et de bonheur.

Cette image du Bon Pasteur est restée si célèbre, que dans l'Eglise primitive, le responsable de la communauté chrétienne locale portait le beau nom de « poemen » c'est-à-dire de « berger » comme l'atteste les épîtres de Pierre :

« Faites paître le troupeau de Dieu qui est sous votre garde, non par contrainte, mais avec dévouement, non



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Les sardines sont si abondantes sur toute l'étendue du lac que plusieurs dizaines de tonnes peuvent être pêchées en une seule nuit.

Le problème de leur conservation se posait déjà dans l'antiquité. Une véritable industrie de salaison s'était développée au bord du lac, dans la ville de Magdala, qui portait également le nom de « Migdal Nunia » c'est-à-dire « Tour de poisson » ou dans notre langage actuel « silo à poissons ». Dans la littérature juive et chrétienne antique, cette localité est connue sous le nom de « Tarichée » qui signifie « salaison ».

La sardine faisait certainement partie de la nourriture de base des habitants de cette région au temps de Jésus. Les « petits poissons » de la multiplication miraculeuse n'étaient sans doute rien d'autre que des sardines.

Nous avons aujourd'hui une idée extrêmement précise des barques utilisées au premier siècle, grâce à la découverte de deux pêcheurs du kibboutz Guinossar. En janvier 1986, alors que le niveau du lac était très bas, conséquence d'une sécheresse exceptionnelle, apparurent d'étonnantes structures en bois, surgissant de la boue et de la vase. Avec précaution, de méticuleux spécialistes dégagèrent bientôt la coque d'une embarcation longue de 8 m 20 et large de 2 m 35. Sa forme, sa facture, les objets trouvés à l'intérieur, permirent facilement de dater le précieux objet. Ce bateau de pêche avait deux mille ans, et était contemporain de Jésus et des apôtres.

Fait de planches de cèdre du Liban renforcées par des montants de chêne, ce bateau servait sans doute à la pêche et au transport entre les agglomérations des bords du lac.

Cette région était somme toute privilégiée, jouissant d'un climat extrêmement favorable, d'une terre volcanique riche, d'une réserve d'eau et de poissons inépuisables, d'une situation géographique idéale pour le commerce.

Les pêcheurs occupaient en conséquence un rang social honorable. Certains à la tête de véritables entreprises appartenaient aux classes aisées.

Connus pour leur sens de l'effort et leur courage, leur intrépidité et leur patience, ils étaient aussi réputés pour leur piété. Jésus, en appelant ses premiers disciples parmi les pêcheurs du lac, avait ainsi choisi des hommes possédant des qualités humaines évidentes, des cœurs généreux et une soif de Dieu qui feraient d'eux les piliers de l'Eglise naissante.



Pièces de monnaie juive. I^{er} s. ap. J-C.

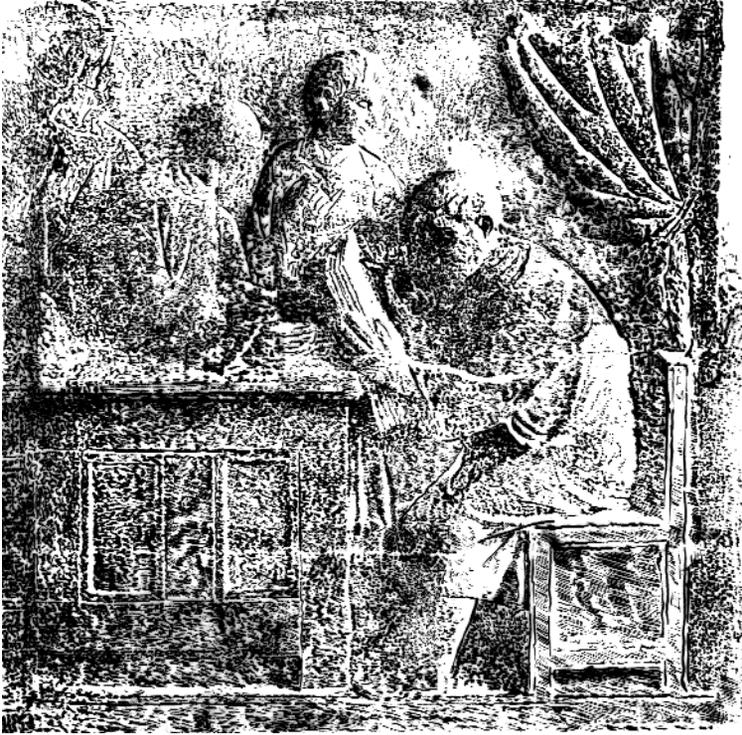


Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

paix ; prenez par-dessus tout cela le bouclier de la foi, avec lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du malin ; prenez aussi le casque du salut, et l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. »

Eph 6, 14-17



Le Collecteur d'impôts. Sculpture tombale. Allemagne. III^e s.

À relire les quelques rares passages des Évangiles où ils sont mentionnés, il apparaît clairement que les publicains n'avaient pas bonne réputation.

Ils sont toujours associés aux « gens de mauvaise vie », aux « buveurs » et « aux prostituées ».

Ils font donc partie de ces marginaux méprisés et en proie à des jugements moraux très sévères.

Cette exclusion dont ils font l'objet, s'explique par la teneur même de leur activité très impopulaire.

Les publicains en effet sont des collecteurs d'impôts et leurs concitoyens leur adressent à ce titre deux reproches fondamentaux.

En premier lieu, le collecteur d'impôts travaillant pour le pouvoir politique en place, au détriment du peuple, est logiquement accusé de complicité avec les injustices et abus des gouvernants.

À l'époque évangélique, le publicain pouvait ainsi travailler pour le compte du pouvoir local, par exemple pour le bénéfice



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Dans le langage courant, le terme de « prophète » s'applique à un homme qui est censé prédire l'avenir. Utilisant pour cela des techniques occultes ou un savoir particulier, le prophète prétend deviner ce que les autres ignorent. Il peut alors tirer un bénéfice substantiel de cette connaissance inhabituelle.

Cette conception reste très éloignée de celle de la Bible où le prophète apparaît comme un homme ordinaire, mais choisi par Dieu pour remplir une mission spécifique.

Il ne possède pas de connaissances particulières, et peut tout aussi bien être issu d'un milieu simple comme Amos, le berger pépiniériste, que d'une classe sociale élevée et cultivée comme Isaïe.

Il n'a pas non plus de don naturel extraordinaire. Moïse, peut-être le plus grand d'entre eux, s'exprimait si mal, que l'on peut à juste titre penser qu'il était atteint de bégaiement !

Au moment de sa vocation, il n'est pas forcément connu et influent, à l'image d'Elie, membre d'une petite tribu semi-nomade vivant sous la tente.

C'est en réalité le choix de Dieu qui fait d'un homme ou d'une femme un prophète à condition qu'il accepte ce choix et y réponde.

Les récits de vocation prophétique sont nombreux dans la Bible. Ils mettent en relief certaines constantes.

Ainsi, le choix de Dieu s'exerce souvent à la plus grande surprise de celui qui est choisi. Nul ne s'instaure « prophète », nul ne s'y prépare.

Ce choix est toujours lié à une mission spécifique qui peut être tout à fait temporaire. Un ministère prophétique peut s'exercer très ponctuellement. Ainsi Aggée prophétise pendant quelques semaines lors de la reconstruction du Temple de Jérusalem, puis disparaît de la scène.

Immanquablement, « l' élu » se reconnaît indigne de ce choix, et incapable de remplir la tâche confiée. Il cherche des raisons de refuser une telle élection. Moïse affirme ne pas savoir s'exprimer correctement, Isaïe met en avant son impureté, Jérémie prétend être trop jeune. Le Seigneur prend alors en compte leurs remarques et pourvoit à leurs manquements. Il accorde à Moïse une « bouche » qui parlera pour lui, en la personne d'Aaron ; il purifie les lèvres d'Isaïe dans le Temple de Jérusalem ; il complète la formation de Jérémie à travers des leçons finement pédagogiques telle que la visite chez le potier.

La mission confiée consiste le plus souvent à annoncer un message, qui peut contenir une exhortation, une consolation, un encouragement ou l'annonce d'un châtement. Mais elle peut aussi se résoudre à poser un acte ou à entreprendre une démarche particulière.

Le prophète ne se donne en tout cas jamais sa mission à lui-même, il n'est jamais son propre inspirateur. Sa mission il la reçoit, et en demeure le serviteur.

Si le plus souvent, le prophète doit annoncer une parole, celle-ci n'est pas exclusivement un dévoilement de l'avenir. Loin s'en faut.

Et même en ce cas, le prophète met en garde plus qu'il n'annonce des événements inéluctables. Autrement dit, lorsqu'elle contient des événements à venir, le but de la prophétie est d'éviter qu'ils se produisent. Car le message donné cherche non pas à effrayer, mais à produire une prise de conscience engendrant une conversion radicale, un changement d'attitude, un retour vers le chemin de la paix et du bonheur. Une prophétie a porté son fruit et atteint son but, lorsque ce qu'elle annonçait ne se réalise pas ! Paradoxe étonnant, mais combien éclairant quant à la teneur des prophéties, et à la nature du prophète.

La prédication de Jonas à Ninive est à ce titre très significative : Dieu ne désirait pas la destruction de Ninive, mais sa repentance. Jonas aura beaucoup de mal à l'accepter, lui qui avait visiblement fait fausse route, en se prenant un instant pour un justicier de Dieu.

Le prophète au milieu du peuple rappelle sans cesse la présence de Dieu, sa bienveillance, sa fidélité. Du même coup sa présence dérange souvent et sa propre vie est fréquemment menacée. Car le prophète n'est pas un messager indifférent à ce qu'il apporte, un « facteur » du ciel, mais sa mission le saisit tout entier et le message délivré habite son cœur. Sa vie devient alors prophétique à chaque instant. De sa mission née son destin. Presque toujours sa passion.

De fait, le prophète est souvent méprisé, rejeté, persécuté. Les raisons en sont multiples. Jésus, rejeté par les habitants de Nazareth, souligne l'une d'elles : la proximité humaine, le lien affectif fait en quelque sorte barrage à l'irruption du surnaturel. « *Aucun prophète ne trouve accueil en sa patrie* » (Lc 4, 24) car l'élection vient percuter la connaissance que l'on croyait avoir de l'autre :



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Le mot « Hébreu » recouvre deux réalités étroitement liées mais néanmoins distinctes. Il désigne en effet un peuple et une langue.

La racine du mot : « Ibrî » serait à rattacher au nom propre « Eber », un descendant de Sem, lui-même fils de Noé d'après le livre de la Genèse.

« Ibrî » signifie « celui d'au-delà de l'Euphrate ».

Sem donna naissance aux Sémites. Parmi eux, Eber sera le père des Hébreux.

En se référant aux généalogies bibliques, l'une des lignées descendant d'Eber aboutit de fait à Terah, qui n'est autre que le père d'Abraham (Gn 11, 14-26).

Les enfants d'Abraham qui formeront par la suite le peuple d'Israël sont donc bien des Hébreux, ou tout au moins une branche des Hébreux, qui ne sont eux-mêmes qu'une fraction des Sémites.

Dans les textes bibliques, l'utilisation du mot « hébreu » est bien particulière. Elle exprime toujours une opposition ou pour le moins, une distinction.

Dans de nombreux passages, « les Hébreux » désignent les Israélites par opposition aux Égyptiens, ainsi en Ex 2, 6 :

« Elle (la fille de Pharaon) vit l'enfant : c'était un petit garçon qui pleurait. Elle en eût pitié et elle dit : C'est un enfant des Hébreux ! »

ou aux Philistins, comme en 1 S 4, 9 :

« Fortifiez-vous et soyez des hommes, Philistins, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux comme ils vous ont été asservis. »

D'une manière générale, ce terme semble toujours affirmer la différence entre le peuple élu, et les autres peuples. Il spécifie l'identité particulière des descendants d'Abraham.

Dans certains contextes, l'expression a été utilisée dans un sens péjoratif.

Dans l'histoire de Joseph, le propos est même radicalement raciste. Ainsi, la femme de Potiphar l'Égyptien déclare :

« Voyez, il nous a amené un hébreu pour se jouer de nous. »

Gn 39,14

Mais le mot « hébreu » peut également provenir d'une autre racine : « abar » qui signifie « passer ».

L'expression aurait alors été appliquée aux Patriarches identifiés comme « de passage » c'est-à-dire nomades. Par extension, le terme continua à être employé vis-à-vis de leurs descendants, même si ceux-ci au fil du temps s'étaient sédentarisés.

La double acception du terme « hébreu » est riche, car non seulement elle rappelle les origines du peuple « hébreu », mais encore elle signifie que le peuple choisi par Dieu est fondamentalement nomade, un peuple dont le port d'attache n'est pas sur cette terre, un peuple sans cesse en marche vers une réalité autre que ce monde, la Terre promise à Abraham.

L'image de ce nomadisme fondamental est si parlante, que le Concile Vatican II dans sa constitution sur l'Église, déclare : « Tant qu'elle chemine sur cette terre, loin du Seigneur, l'Église se considère comme exilée, en sorte qu'elle est en quête des choses d'en haut (...) ».

En ce sens, l'Église se reconnaît pleinement « hébraïque », peuple en marche, à la suite d'Abraham.

Avec cette toile de fond, l'aventure de l'Exode sera perçue par le peuple hébreu comme l'expérience fondatrice de son identité. Il y revient sans cesse. Il en médite les différents épisodes, et à chaque époque en fait une relecture actualisée.

Les écrits bibliques appliquent même cette identité de nomade à l'ensemble de l'humanité. L'Homme est un être en mouvement, en quête perpétuelle, en recherche d'une communion perdue avec la nature et son Créateur. Un être de passage. En un mot : un « hébreu ».

Désignant un peuple, le même mot, comme souvent, désigne aussi la langue par laquelle ce peuple s'exprime.

La langue hébraïque appartient à une branche des nombreuses langues sémitiques.

Lorsque Abraham parvient au pays de Canaan (1500-1300 ?), il rencontre une culture très marquée par l'Égypte et la Phénicie. L'Écriture alors pratiquée s'approche du hiéroglyphe égyptien.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

dans les années 870-850 ; et le livre du prophète Amos nous donne le témoignage poignant de ces déviations graves qui s'illustraient aux alentours de -750 dans les liturgies du temple de Béthel où le Dieu de Moïse était adoré sous la forme d'un taureau.

Le judaïsme traditionnel ne pouvait que rejeter et mépriser le syncrétisme samaritain.

Le royaume de Juda tombe moins de cent cinquante ans après son frère ennemi. L'envahisseur s'appelle cette fois Babylone et Nabuchodonosor. En -597, un premier exil prive le pays de ses notables et de ses têtes. En -587, une nouvelle déportation beaucoup plus massive l'anéantit.

Mais la roue de l'Histoire poursuit sa course. Elle tourne et s'arrête un temps sur la domination des Perses. Lorsque Cyrus investit Babylone, il autorise en -538 les Juifs qui le désirent à rentrer chez eux, leur rend les ustensiles liturgiques dérobés par Nabuchodonosor, et promet de financer la reconstruction du Temple de Jérusalem, en échange de quelques prières qui y seront faites en sa faveur.

Un petit groupe, estimé à dix pour cent de la population juive exilée, prend donc le chemin du retour. Arrivés sur place, les « revenants » se heurtèrent à des difficultés considérables notamment pour entrer à nouveau en possession de leurs biens. Avec courage, ils posèrent la première pierre du sanctuaire et commencèrent les travaux. Ils furent vite interrompus par ordre du gouverneur perse, qui semblait ne pas connaître le fameux édit de Cyrus, et arrêta le chantier en attendant une confirmation officielle.

Les Samaritains semblent alors avoir joué un rôle dans l'accumulation des difficultés qui empêchèrent le déroulement normal de la reconstruction. Désireux de participer à l'érection du sanctuaire de Jérusalem, considérant qu'ils adoraient le même Dieu que les Juifs, ils auraient vu leur offre vertement

rejetée par ces derniers. En effet, les laisser participer aux travaux aurait impliqué logiquement de leur accorder ensuite un droit d'accès et de culte au Temple. Cette éventualité ne pouvait être admise par les chefs religieux juifs.

Encouragé dans son entreprise par les prophètes Aggée et Zacharie, le peuple d'Israël poursuivit son œuvre et acheva le nouveau Temple après cinq ans de dur labeur.

Quant aux Samaritains, ils durent se résoudre à pratiquer leur culte en dehors de Jérusalem. Selon Flavius Josèphe, ils érigèrent un sanctuaire sur le Mont Garizim, non loin de l'antique Sichem, aux alentours de 332 av. J.-C., avec l'accord d'Alexandre le Grand. Cette date correspond en effet à la venue du monarque grec en Palestine.

Ils firent de cette colline l'unique lieu saint de Palestine, et y localisèrent les événements majeurs de la révélation tels que le sacrifice d'Isaac ou le don de la Loi à Moïse.

La haine entre les deux protagonistes ne fit que s'accroître au fur et à mesure du déroulement de l'Histoire.

Le rétablissement d'une monarchie juive dans le sillage de la révolte des Maccabées porta un coup très dur aux Samaritains, qui virent en -128, Jean Hyrcan fondre sur leurs villes, anéantir Sichem et détruire le Temple du Garizim.

Au premier siècle de notre ère, les Samaritains paraissent en totale rupture avec le judaïsme ambiant.

Ils ne sont pas considérés comme une famille spirituelle du judaïsme, mais bien comme les adeptes d'une hérésie. Néanmoins, fidèles à la Loi, ils pratiquent la circoncision le huitième jour, observent strictement le shabbat, et célèbrent les fêtes en conformité avec le Pentateuque. Mais contrairement aux pharisiens, ils nient la résurrection des morts.

L'évangile de Jean note que « *les Juifs ne veulent rien avoir de commun avec les Samaritains* » (Jn 4, 9).

L'hostilité est telle que les Juifs répugnent à traverser la Samarie comme en témoigne l'Évangile de Luc 9, 52-53 ; et que les Samaritains ne s'aventurent pas à Jérusalem. Le mot « samaritain » que le Siracide avait défini comme « le peuple fou qui habite à Sichem » exprime alors une véritable injure dans la bouche d'un Juif.

Dans un tel contexte, la parabole du « bon samaritain » énoncée par Jésus prend toute sa force. Elle est proprement révolutionnaire, car elle met en scène un « paria » qui accomplit fidèlement la Thora, alors que les prêtres et lévites la négligent.

De même, la rencontre avec la Samaritaine dût être choquante pour les contemporains de Jésus, à commencer par les apôtres eux-mêmes.

La question de la femme au bord du puits prouve que les Samaritains continuaient à pratiquer leur culte sur le mont Garizim, et espéraient de toutes leurs forces qu'un jour le fossé qui les séparait des Juifs serait comblé.

Jésus, s'opposant aux mœurs de ses contemporains, ne rejette pas les Samaritains, bien au contraire. Il donne l'ordre aux apôtres d'annoncer la Bonne Nouvelle à Jérusalem, dans toute la Judée et en Samarie.

Les Actes des apôtres nous montrent Philippe, l'un des diacres de l'Église primitive, évangéliser cette région avec succès :

« C'est ainsi que Philippe, qui était descendu dans une ville de Samarie, y proclamait le Christ. Les foules unanimes s'attachaient aux paroles de Philippe, car on entendait parler des miracles qu'il faisait et on les voyait. (...)

Il y eut une grande joie dans cette ville. »



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

À la résurrection, duquel des sept sera-t-elle donc la femme ? Car tous l'ont eue. »

Mt 22, 23-28

Jésus, qui connaissait bien leur pensée, leur répondit en s'appuyant sur un extrait de la Loi de Moïse (Ex 3,6) qui se réfère aux Patriarches.

Flavius Josèphe affirme qu'ils ne croyaient pas à l'intervention divine dans les affaires humaines, niant donc en grande partie la Providence et le rôle de la grâce dans l'Histoire. Ce trait explique en partie leurs pratiques politiques. Si Dieu n'intervient pas dans l'Histoire, il incombe aux hommes d'en infléchir les événements.

L'historien juif se fait par ailleurs le témoin des luttes d'influence que les opposaient aux Pharisiens :

« Je veux maintenant simplement dire que les Pharisiens avaient introduit dans le peuple beaucoup de coutumes qu'ils tenaient des anciens, mais qui n'étaient pas inscrites dans la loi de Moïse et que pour cette raison, le groupe des Sadducéens rejetait, soutenant qu'on ne devait considérer comme des lois que ce qui était écrit, et ne pas observer ce qui était transmis seulement par la tradition. Sur cette question s'élevèrent des controverses et de grandes disputes, les Sadducéens ne parvenant à convaincre que les riches et n'étant pas suivis du peuple, les Pharisiens au contraire, ayant la multitude avec eux. »

Flavius Josèphe, AJ XIII, 297-298

À l'époque de Jésus, alors que les sadducéens contrôlaient le gouvernement religieux d'Israël, la situation avec Rome était plutôt paisible. Le peuple juif pouvait tout à loisir vivre conformément à la Torah, et disposait même d'une juridiction autonome gérée par le Sanhédrin.

Les Sadducéens, très présents au cœur du Sanhédrin jouèrent donc un rôle non négligeable dans la condamnation de Jésus. C'est visiblement sous leur pression que la décision suprême fut prise.

Ils ne pouvaient qu'être hostiles au rabbi de Nazareth et le Livre des Actes témoigne de cette même hostilité à l'égard des disciples, après la mort du Maître.

Ni la mystique de Jésus, prêchant une relation intime et personnelle avec Dieu perçu comme un père ; ni l'affirmation de la résurrection de la chair, manifestée par le retour à la vie de Lazare ; ni l'attitude de compassion à l'égard des petits, des pauvres et des malades n'était recevable à leurs yeux.

Jésus faisait preuve d'un trop grand libéralisme par rapport aux observances de la Loi, et son discours théologique s'apparentait trop à celui des Pharisiens pour qu'ils puissent le laisser agir librement.

La crainte de troubles pouvant indisposer Rome vint encore redoubler leur détermination à se conduire vis-à-vis de Jésus avec une grande fermeté.

Quelques dizaines d'années plus tard, les Zélotes mirent fin à l'influence sadducéenne, profitant du mouvement de révolte déclenché en 66, ils massacrèrent la plupart d'entre eux.

Dès lors, les Sadducéens ne jouèrent plus aucun rôle dans l'histoire religieuse et politique d'Israël, et les quelques survivants ne purent qu'assister, impuissants, à la destruction de Jérusalem et à l'écrasement du peuple par les Romains en 70.

L'intransigeance des partis durs avait ruiné le fruit de leur longue politique conciliatrice.



*Groupe de pharisiens. Vitrail de l'Église St Jean. Gouda.
Pays-Bas. XVI^e s.*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Le « Document de Damas », manuscrit découvert au Caire à la fin du XIX^e siècle, nous éclaire sur la compréhension que les Esséniens avaient de leur origine.

À leurs yeux, « au temps de la colère », Dieu a abandonné son peuple infidèle et a conservé un petit reste pour continuer à porter la promesse au milieu du monde.

Cet épisode fait référence bien sûr à la destruction de Jérusalem et de son Temple sous les coups de boutoirs de Nabuchodonosor, et à l'envoi en exil d'une très grande partie du peuple.

« Trois cent quatre-vingt-dix ans après (...), il les visita et fit pousser d'Israël et d'Aaron une racine de plantation destinée à posséder son pays. »

Cette racine désigne vraisemblablement le groupe des « assidéens », des pieux, qui connut à cette époque une vaste expansion. Héritiers du renouveau spirituel vécu pendant la période de l'exil, les assidéens développèrent un judaïsme « de base », se préoccupant peu de la vie du Temple et des milieux

sacerdotaux pour privilégier une pratique personnelle et scrupuleuse de la Loi.

Le « Document de Damas » poursuit : « Ils furent cependant comme des aveugles et comme des gens qui tâtonnent sur le chemin pendant vingt ans. Et Dieu leur suscita un Maître de Justice pour les conduire dans la voie de son cœur. »

L'apparition de ce Maître de Justice annonce l'émergence du chef spirituel qui fondera le mouvement essénien.

Historiquement cette description des événements correspond à la réalité des faits. En effet, le courant assidéen se développa vers le début du II^e s. av. J.-C., et engendra la révolte sainte des Maccabées en -167.

Une vingtaine d'années plus tard, soit vers -150, ce mouvement se scinda en deux : les Pharisiens et les Esséniens. Deux sujets de discorde engendrèrent cette séparation : la question du grand prêtre et celle du calendrier liturgique.

Les Esséniens rejetaient le nouveau grand prêtre Jonathan, à leurs yeux impur car n'appartenant pas à la descendance sadocite, alors que les Pharisiens l'acceptaient.

Quant au calendrier, celui utilisé par le Temple était lunaire, tandis que celui des Esséniens était solaire. En conséquence les dates officielles des fêtes différaient chaque année, alors que celles des Esséniens restaient fixes. Aux yeux de ces derniers, la liturgie de Jérusalem devenait vide de sens. Ils estimaient en effet que les célébrations terrestres reflétaient une liturgie céleste inamovible par essence. Par suite, les fêtes « mouvantes » n'étant plus en synchronie avec le ciel, perdaient toute valeur.

Un petit groupe quitta alors la cité impie de Jérusalem pour s'installer au désert et vivre un retour aux sources spirituelles sur les traces de Moïse et de l'Exode. Outre le sentiment d'être appelés à la pureté pour expier en faveur du Pays, ces

hommes à la foi ardente, estimaient que la fin des temps était commencée, et la venue du Messie proche.

Les Pharisiens leur auraient alors attribué le nom d'« essénien », qui peut dériver de l'hébreu « hassidim » c'est-à-dire « les pieux, les fervents ».

Le grand spécialiste A. Dupont-Sommer émet une autre hypothèse : le mot essénien pourrait venir d'une racine hébraïque « 'esah » signifiant « le conseil ». De fait, ce mot apparaît un très grand nombre de fois dans les écrits de Qumran, et peut particulariser ses membres comme les « hommes du conseil », en grec « Essènoi ».

Installé en bordure de la Mer Morte sur un site appelé Ir-Ham-Melakh, qui abrite les ruines d'un ancien fortin détruit par un incendie sans doute lors de la chute du Royaume de Juda, quatre siècles auparavant, ce petit groupe va donner naissance à une communauté sans précédent dans l'histoire d'Israël.

Ce lieu, et cette communauté deviendront célèbres sous le nom de « Qumran ».

Toute centrée sur l'étude des textes sacrés, la prière et l'observance des commandements, la vie communautaire s'organise autour d'un ensemble de bâtiments construits sur une sorte de petit plateau dominant la piste qui longe la mer.

« Ils se forment à la piété, à la sainteté, à la justice, à l'économie, à la politique, à la science de ce qui est réellement bon, mauvais ou indifférent, au choix de qu'il faut faire et à la fuite du contraire, en prenant pour triple règle et critère l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour des hommes. »

Philon d'Alexandrie

Formée initialement de douze hommes et trois prêtres, elle représentait l'ensemble du peuple d'Israël avec ses douze tri-



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Par ces paroles, Jésus place sur le même plan sa propre mission reçue du Père et la mission qu'Il confie aux douze.

Les Apôtres agissent avec son autorité, guérissent les malades et chassent les démons, annoncent la Bonne Nouvelle et manifestent la puissance de Dieu par toutes sortes de signes et prodiges.

Pourtant ce ne sont pas ces « pouvoirs » qui les distinguent des disciples, mais le lien privilégié instauré avec Jésus, qui les unit d'une manière spécifique au Christ.

L'appellation d'« apôtre » désigne donc moins une fonction qu'une distinction. La différence entre un apôtre et un disciple, entre les douze et les soixante-douze, est d'ordre ontologique. Elle ne réside pas dans le faire mais dans l'être.

Les Douze ont été choisis, mis à part, élus, pour former la base de l'Israël nouveau. Ils représentent les douze colonnes de l'Eglise qui marquent l'universalité du salut, en évoquant les douze tribus qui formaient l'ensemble du peuple élu. Ils constituent les fondements de la Jérusalem nouvelle comme le décrit l'Apocalypse :

« Le rempart de la ville repose sur douze assises portant chacune le nom de l'un des douze Apôtres de l'Agneau. »

Ap 21, 14

Le rôle des douze demeure unique et irremplaçable.

Premiers témoins de la résurrection, ils ont en charge la propagation de la Bonne Nouvelle et le développement de l'Eglise. Ils président les assemblées communautaires, dirigent la prière, organisent les œuvres caritatives, veillent à l'enseignement. Ils résident habituellement à Jérusalem, où pour la première fois le collège apostolique fera autorité sur la question très importante de l'entrée des païens dans l'Eglise.

Le destin de chaque apôtre ne nous est pas toujours connu, mais ils devinrent sans aucun doute les fers de lance de l'évangélisation du monde méditerranéen, de l'Afrique et peut-être même de l'Asie.

Leur empreinte demeure très forte sur les générations suivantes. Ainsi Irénée l'évêque de Lyon est tout particulièrement vénéré en tant que disciple de Polycarpe de Smyrne, lui-même disciple de l'apôtre Jean.

Les apôtres disparus, l'Église des premiers siècles réalise que la même mission se poursuit et se poursuivra jusqu'à la consommation des temps. Elle perçoit son identité « apostolique » à travers deux réalités : garder le témoignage des apôtres et continuer leur mission.

Consciente de cette filiation particulière, elle donnera aux douze une place spécifique, mais attribuera aux évêques le titre de « successeurs des apôtres ».

TABLE DES MATIÈRES

I^{ère} Partie Une terre

1. La Terre Promise	11
2. Relief et climat	19
3. La végétation	25
4. La faune	31
5. Les maisons	37
6. La nourriture	43
7. Les vêtements	51
8. Les parfums	57
9. Les maladies	63

II^e Partie Des hommes

10. La tribu	71
11. Les femmes	85

12. Les enfants	93
13. Les bergers	103
14. Les paysans	111
15. Les pécheurs	119
16. Les marchands	127
17. Les soldats	135
18. Les publicains	143
19. Les patriarches	149
20. Les prophètes	157
21. Les rois	167
22. Les Hébreux	175
23. Les Philistins	181
24. Les Samaritains	189
25. Le sanhédrin	197
26. Les Sadducéens	205
27. Les Pharisiens	211
28. Les lévites	219
29. Les Esséniens	225
30. Les Zélotes	233
31. Les Apôtres	243